

XYZ. La revue de la nouvelle

La lecture

Pierre Chatillon



Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chatillon, P. (1989). La lecture. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 62–67.

Il était meurtri par l'invisible.

Victor Hugo, *les Travailleurs de la mer*

À trente ans, vers la mi-novembre, Louis Morin sombra dans une profonde dépression. N'eût été d'une fatigue de son esprit qui l'obligea à interrompre ses lectures pendant quelque temps, il n'aurait probablement pas vu le réel. Mais il le vit.

Et ce spectacle le plongea dans un tel état d'abattement qu'il perdit l'appétit, ne trouvant presque plus ni le goût ni la force de se nourrir. Il passait ses journées engoncé dans son vieux fauteuil, à fumer des cigarettes. Perte d'énergie. Torpeur. Incapable même de payer ses comptes d'électricité et de téléphone. Rien n'avait plus de sens. Et cette situation dura tout l'hiver.

Il est des alcooliques qui boivent dès le saut du lit pour ne s'arrêter que tard dans la nuit. Louis Morin, lui, avait la passion de la lecture. Le livre était sa bouteille. Dans sa famille pourtant, personne n'éprouvait d'intérêt pour cette activité. Pendant toute son enfance, *l'Almanach du peuple* avait été le seul volume à pénétrer dans la maison de ses parents. Mais, dès l'adolescence, Louis s'était mis à lire avec voracité. Entrer dans une bibliothèque lui donnait le vertige. Par où commencer? Comment allait-il trouver le temps, en une seule existence, de dévorer tous ces ouvrages? Il plongeait dans un livre comme un scaphandrier sous la mer. Plus de bruit. Plus de temps. La vie ne passait plus, elle s'enroulait autour de lui à la manière d'un chaud lainage. Il baignait là dans l'éternité, à mille mètres sous les eaux, protégé du quotidien par son scaphandre et par cet énorme coussin d'eau. Lorsqu'il achevait un livre, il se sentait remonter vers la surface et se mettait à trembler. Tel un morphinomane menacé de manquer de drogue, il courait chercher un autre volume et en entamait la lecture avant même d'avoir terminé le précédent, tant il redoutait de se trouver sans livre, ne fût-ce que pendant quelques instants. Et cette passion l'avait peu à peu transformé en une sorte d'être romanivore, un mangeur d'histoires, une sorte de monstre bouquinophage pour qui la consistance même de la vie avait fini par prendre la texture du papier.

Depuis plusieurs années, il habitait dans cette petite chambre d'un sous-sol dont il parvenait tout juste à payer le loyer lorsqu'il occupait, à l'occasion, un poste de suppléant dans une école ou, plus souvent, grâce aux prestations de l'assurance-chômage. Sur le mur d'entrée, une porte. Sur le mur d'en face, une petite fenêtre, percée haut, donnant peu de lumière. Quant aux deux autres murs, ils n'étaient que rayonnages surchargés. Sur la table s'empilaient des livres autour de son assiette. Des livres sur le lit. Dans la salle de bains. Sur l'évier, près du réchaud. Sur le plancher. Partout.

Quand on ouvre un volume, qu'on en parcourt les pages, les personnages d'un roman s'éveillent et reprennent leurs activités. Mais lorsqu'on range un volume, on peut supposer que ces mêmes personnages tombent dans une sorte de léthargie, qu'ils mènent une sorte d'existence extrêmement ralentie, à la manière des bêtes qui hibernent. Louis Morin, lui, passait ses jours et ses nuits entre les deux murs de sa chambre comme entre les couvertures d'un gros tome, menant là une sorte de vie fictive, protégée du dehors par cette carapace de carton.

Mais le réel, brusquement, lui avait sauté à la figure. Cette chambre, il l'avait vue soudain sous un angle nouveau. Laide, peu éclairée, des mégots épars dans les cendriers, étouffante. Il l'avait prise en horreur. Aurait tout donné pour se trouver ailleurs. Tout donné? Donné quoi? Il ne possédait rien. Pas de famille, pas d'argent, pas d'emploi, pas de but. Comment avait-il pu passer les quinze dernières années en marge de tout, tandis que ses amis, eux, se mariaient, faisaient des enfants, travaillaient, achetaient des maisons, des autos. Il se retrouvait là, brutalement, les mains vides, et le vertige s'emparait de son esprit. Tel un personnage de roman qui, par inadvertance, tomberait hors des pages d'un livre et qui se mettrait à trembler, égaré dans la réalité.

La présence d'une femme à ses côtés, sans doute, aurait tout changé. Mais, en son adolescence, ses lèvres avaient trempé, en même temps que celles d'Iseut la Blonde, dans le philtre fatal et aucune autre compagne n'avait pu supplanter cette amoureuse liée à lui pour toujours par le destin. Au début de la vingtaine, il est vrai, les yeux bleus d'Yvonne de Galais lui firent tourner la tête, mais il ne fut pas longtemps le rival d'Augustin Meaulnes à qui il abandonna la jeune châtelaine. Et il revint à Iseut la Blonde qui reprit possession de son cœur.

Le réel, brusquement, lui avait sauté à la figure. Et il se retrouvait dans une sorte d'état cataleptique. Comment avait-il pu sombrer dans un

tel abattement? Lui, à l'esprit si avide, voici qu'il n'arrivait plus à se concentrer. Avait-il abusé de ses forces en aidant Gilliatt à dégager le bateau *la Durande* de l'écueil des Douvres? Leur travail de forgerons, leur combat de titans contre l'ouragan, cette «eau pleine de griffes», selon l'expression de Hugo, l'avaient laissé épuisé. Les oreilles lui retenaient encore de «la fanfare prométhéenne» des vents déchaînés. À maintes reprises, il avait redouté d'être emporté par les spirales terrifiantes des vagues. Les doigts sanglants, il s'accrochait aux escarpements du rocher, mais la mer avait des dents et se lançait sur lui telle une meute de loups. Et lorsqu'il fermait le roman, il se retrouvait tout mouillé, à bout de souffle, dans son fauteuil. Il s'allumait une cigarette, le temps de prendre un peu de repos, puis retournait combattre l'océan. Oui, cette lecture des *Travailleurs de la mer* avait dévoré ses énergies. Et quand la pieuvre, «glu pétrie de haine», «vide ayant des pattes», s'était jetée sur lui, l'enserrant dans ses tentacules, Louis Morin n'avait plus eu assez de résistance pour planter son couteau dans cette araignée des abysses. Voilà pourquoi, incapable de poursuivre plus avant sa lecture périlleuse, il avait sombré dans un tel état d'affaissement. Mais pour avoir voulu oublier cette créature d'horreur, voici qu'il devait faire face maintenant à un autre monstre, pire encore, qui l'attaquait par surprise: la réalité.

Et comment échapper aux ventouses de la réalité? Où fuir la réalité? Jusque-là, sa chambre lui avait tenu lieu d'abri, de scaphandre, mais depuis que la réalité avait introduit dans cet habitacle ses pattes visqueuses cherchant à l'étouffer, Louis Morin ne savait plus où se réfugier.

Un soir qu'il rentrait, découragé par sa situation, il entendit des plaintes en provenance de son lit. Il fit de la lumière. Une femme gisait là, vomissant du sang, des gouttes de sueur suintant sur sa figure bleuâtre. Le corps couvert de taches brunes, les membres crispés. Il la reconnut aussitôt, c'était Emma Bovary en train d'agoniser. Elle venait de s'empoisonner à l'arsenic. Se plaignait d'un froid de glace qui lui montait des pieds jusqu'au cœur. Se mit à crier, haletant rapidement, la langue lui sortant de la bouche. Louis Morin restait là, mains ballantes, dépassé par les événements. Il aurait voulu l'aider, mais il était trop tard. D'ailleurs, il se sentait trop fatigué pour aider qui que ce soit. Il se laissa choir dans son fauteuil et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les râlements de la malheureuse.

Que lui arrivait-il donc pour que sa vie soit si brutalement perturbée? Pendant dix ans, lorsqu'il rentrait chez lui, le soir, ce n'était pas pour y

trouver une mourante sur son lit, mais pour recevoir des amis avec qui discuter jusque tard dans la nuit. Ulysse était un habitué de sa chambre. Il l'exaltait par le récit de ses aventures. Ne s'était-il pas même présenté, une fois, fraîchement métamorphosé en pourceau par la magicienne Circé? Et Louis l'avait gardé jusqu'au matin malgré l'odeur insupportable de la bête. Shakespeare venait aussi, conteur infatigable, traînant toujours avec lui un crâne qu'il plaçait sur le coin de la table et sur lequel il posait sa main droite. Et tandis qu'il parlait, Louis Morin observait sa tête chauve émergeant curieusement d'un col empesé, évoquant la tête d'un décapité. Intrigante aussi, son oreille gauche percée d'un anneau, à la manière des bohémiens. Le roi Arthur venait et François Villon et Menaud maître-draveur. À eux quatre, ils se lançaient dans d'interminables parties de cartes. Personne bien sûr ne faisait confiance à Villon qui tenait à garder, en guise de porte-bonheur, sa corde de pendu autour du cou. Mais c'était au fond un agréable compagnon et il récitait ses vers de façon si émouvante. Le poète ne quittait jamais la chambre de Louis Morin sans l'avoir soulagé de quelque argent, mais malgré sa pauvreté, Louis ne lui en tenait pas rigueur. Et l'hiver, parfois, en coup de vent, entraînait le Survenant. Le temps de se réchauffer et il repartait au hasard des routes malgré vents et poudreries. Beaucoup d'animation, finalement, dans cette petite chambre et Louis Morin n'avait pas vu passer le temps.

Mais depuis que le réel lui avait sauté à la figure, il était hanté par la viduité de son existence, par le sentiment insupportable d'avoir raté sa vie. Raté sa vie? Et pourtant, elle avait été remarquablement bien remplie!

Sans frémir, il avait jadis signé de son sang un pacte avec Méphistophélès, pacte lui promettant l'éternelle jeunesse. Le diable avait-il donc manqué à son obligation pour que d'un coup Louis se sente tragiquement vieillir? Plus jeune, il avait plongé au fond des mers, en compagnie de Gilgamesh, pour chercher et finalement trouver la fleur d'éternité. Il avait été ficelé par les Lilliputiens. Était tombé dans un trou de lapin avec Alice. Avait traversé la Russie, à bord du transsibérien, dans le même wagon que Blaise Cendrars. Avait été forcé d'atterrir dans le désert avec Saint-Exupéry. Supporté courageusement le supplice de la soif. Résistait au vertige des mirages. Avait attendu Godot, interminablement, sur le même banc que Samuel Beckett. Et que dire des nuits de beuveries lorsque s'amaient bruyamment Dmitri Karamazov et ses filles perdues. La vodka coulait à flots, on se lançait dans des danses endiablées au son des balalaïkas, on finissait par rouler sous la table. Le lendemain, ils portaient tous, laissant la chambre dans un état épouvantable: bouteilles

sur le plancher, verres brisés, livres piétinés. Mais Louis pardonnait tout. De nature tranquille, il ne refusait pas, à l'occasion, ces fêtes excessives. Il avait parcouru le Nord dans un traîneau tiré par les chiens d'Agaguk. S'était retrouvé métamorphosé en punaise, un matin, dans son lit, à l'époque où il avait changé son nom pour celui de Grégoire Samsa. Avait aidé Lovecraft à chercher le royaume de Kadath, affrontant les plus terribles périls, échappant de justesse aux maigres bêtes de la nuit et aux pouvoirs démoniaques de Nyarlathotep dit le Chaos Rampant. Avait parcouru l'Espagne à cheval, aux côtés de Don Quichotte, partageant avec le chevalier à la triste figure l'espoir de trouver Dulcinée.

Bref, il n'avait pas chômé au cours des quinze dernières années! Pourquoi alors cet affaissement, cette impression d'avoir passé à côté de la vie?

Les derniers mois, il est vrai, il s'était fait plus casanier, ne sortant plus guère que pour fureter dans les boutiques d'antiquaires et les hangars de brocanteurs, en compagnie du cousin Pons, ce «pon Bons» comme l'appelait son ami Schmucke, avec son fort accent allemand. Son sens de l'aventure, peu à peu, s'était émoussé, sa vie s'était empussiérée et voici que d'un coup, manquant d'exercice, il s'était embarqué dans la panse de Gilliatt. Pour lui donner un coup de main. Par générosité. Pour l'aider à dégager l'épave de *la Durande* coincée dans l'entre-deux des rochers Douvres. Il s'était fait prendre là par l'ouragan, avait lutté contre la mer déchaînée puis contre la pieuvre. Non, cette lecture des *Travailleurs de la mer* l'avait épuisé. Et tout le mal venait sans doute de là.

Louis Morin mit donc l'épopée hugolienne de côté. Mais, sur la fin de cet hiver de dépression, le réel lui devint si intolérable qu'il ne put s'empêcher de retourner, prudemment, par petits coups, porter secours à Gilliatt.

Plus le temps passait, plus sa vie devenait impossible. Vidé de toute énergie, il restait là, enfoncé dans son fauteuil, hagard, fumant cigarette sur cigarette. Emma Bovary, toujours couchée sur son lit, se plaignait de toute cette fumée. Tout l'hiver durant, elle continua d'agoniser, les yeux révulsés, sa robe tachée de vomi. Et Louis Morin n'avait ni la force de tenter de la sauver ni la force de la chasser ou d'appeler un médecin.

Au mois de mars, ne voyant aucune amélioration à son état, considérant sa situation financière et psychologique sans issue, il en eut assez des gémissements d'Emma, de sa chambre étouffante, il en eut assez de tout et décida d'en finir avec cette sale histoire qu'était devenue sa vie.

Un soir, s'allumant une cigarette, il décida de mettre le feu à tous ses livres et de périr là, assis, au centre de cette grande flambée, flambant lui-même parmi ce monceau de chimères. Il se leva lentement, péniblement, tout mouvement lui devenant difficile à cause de sa sous-alimentation. Il promena des allumettes dans les papiers épars aux quatre coins de sa chambre et revint s'asseoir dans son fauteuil.

Pour ne pas assister à cette catastrophe qui allait réduire son univers en fumée, il se mit à feuilleter *les Travailleurs de la mer*, de façon machinale, question d'attendre que les flammes, grimpant déjà aux rayonnages des murs, ne s'élancent jusqu'à lui.

Il ne lui restait plus qu'une dizaine de pages avant de terminer ce gros roman. Il en était au chapitre intitulé «La grande tombe» où Gilliatt, désespéré par la perte de Déruchette, se rend au gros obélisque de granit, au bord de l'océan, et monte s'asseoir dans ce renfoncement appelé la Chaise Gild-Holm-'Ur. Le héros, malheureux, brisé par l'inutilité de tous ses exploits, incapable de conquérir le cœur de la femme aimée, s'assoit là pour attendre que la marée, peu à peu, monte froidement de ses pieds jusqu'à sa tête et finisse par le noyer. C'est là que Louis Morin le retrouva tandis que flambaient les murs de sa chambre. «Courage, Gilliatt, courage, tu n'es pas seul, mon vieux», dit Louis Morin qui prit place au côté du héros. «Courage.» La mer peu à peu leur lécha les chevilles, les cuisses, le ventre. La mer monta, monta, monta. Gilliatt et Louis, résignés, l'œil fixé sur l'horizon, eurent bientôt de l'eau jusqu'aux épaules. Et comme toute cette eau montait aussi dans la chambre, elle eut tôt fait d'éteindre l'incendie. Ce ne furent plus que sifflements de braises mouillées, fumées et livres carbonisés flottant pêle-mêle autour des deux héros.

Sur le coup, Louis Morin, qui avait décidé de périr dans le feu, vit avec déception les flammes étouffer sous les flots. Mais il se ressaisit et dit: «C'est aussi bien comme ça. Réflexion faite, je préfère mourir noyé. Tu n'es pas seul, Gilliatt, à en avoir assez de cette vie. Courage, mon vieux, courage.» Il n'eut pas le temps d'en dire plus. La marée lui atteignit la bouche puis les yeux. Gilliatt et Louis restèrent là, assis sur la terrible Chaise Gild-Holm-'Ur. Leurs têtes disparurent sous l'eau. Et dans la chambre, il n'y eut plus rien que la mer.

Pierre Chatillon: né à Nicolet. Enseigne la littérature et anime des ateliers de création littéraire. En 1988, il publiait chez XYZ éditeur un recueil de nouvelles: *La Vie en fleurs*.